



HAL
open science

L'archéologie du Royaume de Bahreïn aujourd'hui, entre avancées et inquiétudes

Pierre Lombard

► **To cite this version:**

Pierre Lombard. L'archéologie du Royaume de Bahreïn aujourd'hui, entre avancées et inquiétudes. Routes de l'Orient, 2016, Hors-Série 3, pp.117-138. hal-01842056

HAL Id: hal-01842056

<https://hal.science/hal-01842056>

Submitted on 11 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'archéologie du Royaume de Bahreïn aujourd'hui, entre avancées et inquiétudes

Pierre LOMBARD
UMR 5133-Archéorient, CNRS, Lyon
Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama

Depuis une soixantaine d'années, Bahreïn occupe une place particulière, non dénuée de nostalgie, au sein de l'archéologie dite « du Golfe ». Sans aucun doute forgée par l'action pionnière et décisive de l'expédition danoise de Moesgaard, si active dans l'archipel entre 1954 et la fin des années soixante¹, et qui traça la route pour plusieurs générations d'archéologues locaux et internationaux dans l'ensemble des pays du GCC (*Gulf Cooperation Council*), cette situation a cependant beaucoup évolué ces dernières années.

Même si Bahreïn demeure le cœur historique des recherches régionales, ainsi que le centre de la culture de Dilmoun (au moins à partir de l'extrême fin du III^e millénaire avant J.-C.), les pays voisins ont su capter l'essentiel des recherches actives du moment. Ce fut d'abord le cas des Émirats arabes Unis et de l'Oman, puis du Koweït et du Qatar, et plus récemment celui de l'Arabie saoudite, au potentiel archéologique presque intact. Au delà de l'action importante des services nationaux des Antiquités, on admettra que, dans un Proche- et Moyen-Orient qui ferme peu à peu ses terrains minés par la folie des hommes, les équipes étrangères ont trouvé dans nombre de pays du Golfe des conditions d'exercice stables pour leur démarche scientifique. Une quête identitaire toujours présente, une volonté affichée de développer un tourisme plus sélectif, des atouts financiers liés à l'exploitation des ressources fossiles dont les recherches archéologiques bénéficient directement, et bien évidemment un potentiel scientifique incontesté peuvent largement expliquer ce redéploiement des opérations de terrain vers des pays demandeurs, proposant des conditions attractives. De fait, on constate que le petit royaume de Bahreïn, qui dispose d'un territoire de plus en plus urbanisé, et dont les ressources pétrolières sont aujourd'hui limitées, attire moins les archéologues désormais².

Il n'en reste pas moins que les dernières décennies y ont vu la mise en place de programmes importants, aujourd'hui aux résultats disponibles ou en cours de publication et qui renouvellent, souvent en profondeur, l'image des sociétés passées de l'archipel « des deux mers » (*Al-Bahrayn*). Ces développements concernent l'ensemble de la chronologie, du Bronze à l'Islamique. Nous nous attacherons, dans cette contribution exclusivement consacrée à l'archéologie préislamique, à discuter les thématiques dont l'évolution récente nous apparaît essentielle : (1) les coutumes funéraires de l'âge du Bronze dont l'étude conduit aujourd'hui à réviser les premières interprétations relatives à la société de Dilmoun ; (2) la confirmation du rôle majeur du site de Qal'at al-Bahreïn, l'ancienne capitale de l'île ; (3) les avancées significatives sur la culture hellénistique locale de Tylos. On évoquera enfin en conclusion les perspectives de la recherche au sein de ce territoire restreint et en pleine évolution (Figure 1).

¹ On trouvera une synthèse brève de cette entreprise essentielle dans le catalogue de l'exposition du Musée de Moesgaard en 1999, *Glob and the Garden of Eden* (Højlund 1999).

² Aux côtés de la Direction locale de l'Archéologie et des Musées, seules trois équipes étrangères travaillent aujourd'hui à Bahreïn : la mission française, à la présence régulière depuis 1977 ; une mission japonaise du Musée National de Tokyo qui vient de signer une convention de 5 ans, en 2015 ; une mission danoise, à l'activité plus épisodique.

Les coutumes funéraires de l'âge du Bronze (c. 2150-1800 av. J.-C.)

En son temps, l'expédition danoise conduite par PV. Glob et G. Bibby avait déjà initié une première relecture en mettant un terme à la théorie de l'île-nécropole de Dilmoun (Bibby 1970: 146-147), proposée par les premiers pionniers du 19^e et du début du 20^e siècle qui constataient l'absence de tout site d'habitat contemporain des impressionnantes concentrations de tumuli funéraires de l'âge du Bronze (Figure 2).

L'existence de plusieurs agglomérations anciennes majeures (Qal'at al-Bahreïn, Saar, etc.), du site cultuel de Barbar, mais aussi, plus récemment découverts, d'autres sites d'habitat plus modestes de l'âge du Bronze (à Al-Hajjar, par exemple) a progressivement renforcé le caractère bien hasardeux de cette interprétation qui, à Bahreïn même, demeure pourtant souvent ancrée dans l'inconscient collectif des non-spécialistes... Beaucoup demeurent encore convaincus que le nombre de sépultures excède la population des habitats potentiels de la fin du 3^e et du premier quart du 2^e millénaire avant notre ère. Dès lors, ne pouvant assurer à elle seule le peuplement de la dizaine de nécropoles de son île principale, Bahreïn n'avait pu qu'accueillir à l'âge du Bronze des inhumations en provenance du continent arabe proche. Plus encore, celles-ci voisinaient avec des sépultures secondaires de Sumériens ayant souhaité être inhumés au « Pays de Dilmoun », en qui ils voyaient – effectivement – une terre bénie des dieux, une forme de Paradis (au sens du *paradeisos* grec), mais aussi un lieu de vie éternelle, où les dieux de Sumer avaient placé en résidence le héros Ziusudra, survivant du Déluge (sur ces aspects, cf. André-Salvini 1999).

Même l'anthropologue américain C. Lamberg-Karlovsky, qui, à la surprise générale, reprenait encore il y a une trentaine d'années cette théorie imprudente dans plusieurs contributions alors vivement contestées (1982, 1986), paraît aujourd'hui revenu dans le consensus scientifique. On peut imaginer qu'il fut peu à peu conforté par les premières analyses paléo-démographiques de Bruno Frohlich (1986: 59-62), qui proposait alors qu'une simple population insulaire d'une dizaine de milliers personnes sur cinq siècles, et disposant d'une espérance de vie d'environ 40 ans, suffisait amplement pour occuper l'ensemble des tombes de Bahreïn. Les calculs de B. Frohlich, bien que fondés sur la formule mathématique éprouvée de Ubelaker (1978), sont cependant aujourd'hui à leur tour contestés car ils utilisent des données de départ clairement erronées³. Les nouvelles estimations de S. Laursen (sous presse), issues de sources mieux établies, paraissent infiniment plus convaincantes : la population totale des tumuli funéraires de l'île avoisineraient les quelques 140 000 individus, inhumés sur une période d'environ 450 ans. Une telle estimation s'avère cohérente avec la distribution des zones d'habitats, ainsi que les prudentes hypothèses démographiques pour les sites de Qal'at al-Bahreïn et de Saar (Højlund 1989 : 55 ; Killick & Moon 2005 : 347-348)

C'est cependant sur l'organisation interne des cimetières, la distribution des tumuli, et surtout la typologie des ces derniers, susceptible d'ouvrir des pistes pour l'étude de la société de Dilmoun et sa segmentation, que se sont concentrées les dernières recherches.

L'hypothèse de l'association probable de chacune des vastes concentrations de tumuli avec un site habitat (ou plusieurs, pour les nécropoles les plus importantes qui pourraient agglomérer plusieurs ensembles autrefois distincts) semble faire consensus aujourd'hui (cf. les cartes de Højlund 2007 : 19, fig. 8 ; 130, fig. 265 et Olijdam 2010: 142, fig. 2). On sait que cette dizaine de cimetières, de taille variable, se sont développés hors des zones fertiles, sur

³ B. Frohlich fondait alors ses calculs sur la proposition de C. Larsen (1983) qui identifiait alors quelques 172 000 tumulis à Bahreïn. Ce nombre apparaît aujourd'hui très surestimé (cf. *infra*).

les pentes des affleurements calcaires essentiellement du centre, du nord-ouest et de l'ouest de l'île principale, en regard, précisément du secteur des palmeraies bordant la côte septentrionale et occidentale de Bahreïn. Les travaux danois récents (Højlund 2007 ; Højlund et al. 2008 ; Laursen et Johansen 2007 ; Laursen 2008, 2010, 2011, sous presse), de même que plusieurs fouilles bahreïniennes capitales conduites à Janabiyah en 1997-98 (Ibrahim Salman, sous presse), ou à A'ali en 2010-2011 (inédite ; cf. cependant Højlund 2007 : 30-31) ont profondément modifié la perception et l'interprétation de ce paysage funéraire unique.

Cette contribution n'est pas le lieu d'en détailler tous les résultats, d'autant que nombre d'entre eux sont encore inédits. On retiendra cependant que c'est la récente mise à disposition d'une excellente couverture photographique aérienne réalisée en 1959 par la *Royal Air Force* britannique qui, de fait, a révolutionné cette thématique historique de l'archéologie du Golfe. Son intégration dans un SIG et son exploitation par S. Laursen à partir de 2006 a d'abord permis de dresser une cartographie précise de l'ensemble des nécropoles, dans un état que l'on peut considérer comme très proche de leur constitution originale (puisque ces images précèdent le développement significatif de l'urbanisation de Bahreïn), mais aussi de pouvoir comptabiliser de façon précise les tumuli originels, aujourd'hui évalués à près de 78 000, à quelques dizaines d'unités près (Laursen sous presse). Un tel outil géomatique a bien évidemment favorisé les recherches détaillées sur l'organisation spatiale de chaque cimetière (Figure 3), la mise en évidence de concentrations particulières, ou encore le repérage de tombes signalées, comme par exemple les « *ring-mounds* », tombes de chefs qui précèdent au début de la phase du Dilmoun ancien, c. 2200 av. J.-C., les regroupements ultérieurs de tumuli « royaux » dans le secteur de A'ali, par exemple (Figure 4).

L'ouvrage récent de F. Højlund (2007), la thèse magistrale récemment soutenue par S. Laursen (2011), mais aussi la reconfiguration actuellement en cours du fameux « *Hall of Graves* » du Musée National de Bahreïn (Lombard, Blin et Boksmati-Fattouh, sous presse) offrent l'opportunité d'une réflexion plus synthétique sur ce phénomène archéologique qui demeure unique au monde, surtout en termes de concentration visuelle. L'inhumation individuelle semble bien de règle et les nombreuses tombes à puits d'accès, alimentant une ou plusieurs chambres funéraires de dimensions importantes, ne sont plus considérées aujourd'hui comme collectives. Les rares exceptions sont soit tardives en chronologie, soit issues d'observations biaisées par des réoccupations ultérieures et mal identifiées. Tout au plus observe-t-on qu'à l'image des tombes « royales » de A'ali, les tumuli « princiers » mis au jour il y a quelques années de Janabiyah et leurs chambres sur deux niveaux réunissaient très probablement deux inhumations, mais clairement distinctes (un couple, éventuellement décédé à des périodes différentes ?). Ce caractère individuel des inhumations ne disparaît qu'à partir de c. 1750/1700 av. J.-C., visiblement en lien avec la rupture des structures sociales du Dilmoun Ancien et la disparition progressive de cette culture (Velde 1998).

Les recherches conduites à Bahreïn depuis les grandes opérations de sauvetage des années 1980-1990 en lien avec la construction des voies d'accès au pont-digue reliant l'archipel à l'Arabie Saoudite (Ibrahim 1982, Mughal 1983), ou la construction de la ville nouvelle de Madinat Hamad (Lowe 1986, Srivastava 1991), ont largement fait évoluer la typologie des tumuli. Plusieurs cas particuliers sont venus complexifier la classique distinction entre monts de type « ancien » vs « récent », ou de type « standard » vs « royal », avec pour conséquence une large reconsidération de l'organisation même de la société de Dilmoun. La structuration peu stratifiée et assez égalitaire entrevue naguère par H. Crawford (1998 : 145) doit sans doute être largement tempérée aujourd'hui, et sans aucun doute modulée selon la chronologie considérée. On peut aisément imaginer que la prospérité grandissante du pays de Dilmoun entre c. 2050 et 1800 avant J.-C. a conduit à une

complexification de sa stratification sociale, via l'émergence de classes intermédiaires et aisées. L'absence cruelle de textes et donc de témoignages historiques directs ne permet pas de discerner si celles-ci ont pu entrer en conflit politique direct (?) avec le pouvoir royal, mais le développement des tombes « princières » de Janabiyah illustre une claire volonté d'imitation et sans doute de compétition (Figure 5).

Quelques énigmes viennent enfin rappeler que, même plus de 60 ans après la découverte archéologique de Dilmoun, les interprétations des archéologues doivent demeurer prudentes. L'exemple le plus significatif est dans doute celui des deux « complexes funéraires » mis au jour non loin de l'habitat de Saar, au côté d'une vaste nécropole à tumuli de type habituel (Ibrahim 1982 ; Mughal 1983). Ceux-ci se présentent comme des ensembles voisins de plusieurs centaines de tombes interconnectées les unes aux autres "à la manière des alvéoles d'une ruche" (Breuil 1999: 54), qui disparaissent sous une faible élévation, à peine visible dans le paysage (Figure 6). La sépulture y demeure individuelle, devient très uniforme dans son concept, et livre le même matériel funéraire que les autres tumuli de l'île ; elle perd pourtant sa signalisation propre, élément si caractéristique du schéma funéraire traditionnel, pour se fondre dans un certain anonymat né de l'uniformisation du rite. L'hypothèse habituellement avancée, qui propose d'y reconnaître un mode de sépulture moins coûteux –ce qui n'est pas le cas– et lié à une strate inférieure de la population de Dilmoun, paraît peu convaincante. On s'accorderait davantage à y voir aujourd'hui le lieu d'inhumation d'un groupe particulier au sein de cette même société, souhaitant marquer tout à la fois sa forte cohésion et affirmer sa différence⁴.

Le rôle majeur de Qal'at al-Bahreïn, ancienne capitale de l'île

Le grand tell de Qal'at al-Bahreïn, sur le littoral nord, apparaît toujours, en 2016, comme l'ancienne capitale de l'île –et très probablement de Dilmoun–, de la fin du Bronze ancien (c. 2050 av. J.-C.) jusqu'à la fin de l'âge du Fer (c. 400/350 av. J.-C.). Cette prééminence perdue peut-être durant la phase de Tylos (c. 300 av. J.-C. à 300 ap. J.-C.), sans que l'on en possède la preuve formelle puisqu'il paraît aujourd'hui acquis que d'autres agglomérations contemporaines se situent sous les villages actuels du nord de Bahreïn et sans doute de Muharraq (cf. note 8). Après un long hiatus de plusieurs siècles, une occupation islamique est attestée sur le tell à partir du 13^e siècle, mais les mentions historiques ne désignent plus la cité comme la capitale de l'île, dorénavant située à Bilad al-Qadim, quelques kilomètres plus au sud-est. C'est donc une occupation presque continue entre c. 2200 avant J.-C. environ et les 17^e/18^e siècles de notre ère que Qal'at al-Bahreïn révèle sur près de 17 hectares et sur une stratigraphie épaisse de 6 à 8 mètres. Vers 1560, les occupants portugais renforcèrent de bastions d'angles de technologie européenne une ancienne forteresse hormuzie de la fin du 15^e ou du début du 16^e siècle, qui a donné son nom au site (« le fort de Bahreïn ») et en demeure aujourd'hui le témoin architectural le plus spectaculaire (Figure 7). En dépit de hiatus toujours énigmatiques (fin du Paléo-babylonien, phase islamique ancienne) cette remarquable stratigraphie fait de Qal'at al-Bahreïn l'un des gisements-clés d'Arabie orientale.

La position littorale du site est moins apparente aujourd'hui, compte tenu des récentes zones gagnées sur la mer (« *reclamations* ») ; toutefois, grâce à son chenal d'accès naturel ménagé dans le récif corallien proche et l'estran, le port antique (un simple mouillage, probablement) a joué un rôle essentiel dans le relais que constituait autrefois Bahreïn entre la

⁴ Je remercie Steffen Laursen pour nos échanges sur cette question particulière.

Mésopotamie, les rives du Golfe, l'Oman, le sous-continent indien, ou l'Extrême Orient pour les périodes récentes. La présence de nombreuses catégories d'objets importés parmi le matériel archéologique découvert depuis plus de soixante ans par les missions archéologique danoise (1954-1965, 1970, 1978), puis française (depuis 1977) en témoigne amplement. Les résultats danois ont fait l'objet de synthèses certes tardives (Højlund et Andersen 1994, 1997), mais presque exhaustives⁵. La première équipe française, sous la direction de Monik Kervran, a publié une monographie d'ensemble très détaillée il y a une dizaine d'années (Kervran et al. 2005), et l'équipe que j'anime depuis 1989 (cf. Lombard 2004) termine son programme de fouilles au printemps de 2016 pour se consacrer à la publication finale de ses résultats.

La reprise des fouilles danoises par les deux équipes françaises a apporté des éléments d'interprétation nouveaux⁶, et ce malgré des contraintes qui se sont imposées peu à peu. De fait, nos prédécesseurs du musée de Moesgaard avaient une liberté quasi-totale quand à la conduite de leurs fouilles. En l'absence d'une véritable administration locale des antiquités dans les années cinquante et soixante, on sait qu'ils ont pu aisément retirer des niveaux architecturaux islamiques, hellénistiques, ou de l'âge du Fer pour atteindre les couches les plus anciennes du tell lorsque la nécessité l'imposait. Cette pratique souple a rapidement disparu dès les années 80, avec la mise en place d'une administration très prudente et aussi de cadres plus soucieux de leurs prérogatives... A la différence de l'exploration des tumuli funéraires de Dilmoun, somme toute assez simple sur le plan de la technique archéologique, la fouille d'un site stratigraphique comme Qal'at al-Bahreïn, plus délicate, a longtemps déconcerté nos interlocuteurs qui préféraient alors interdire tout démontage de murs, sans aucune négociation possible ou presque, alors même qu'ils avaient confié la conduite des fouilles à des experts étrangers. Cette attitude frileuse a malheureusement considérablement ralenti et complexifié les programmes de recherche de ces dernières années. Il aura fallu attendre le classement du site au Patrimoine Mondial en 2005, et la mise en place de son plan de gestion par l'UNESCO dans les années suivantes, pour que la stratégie de fouille soit d'une part assouplie selon les secteurs explorés, mais aussi discutée de manière collective et efficace.

Il n'en reste pas moins que le tell de Qal'at al-Bahreïn (à la différence de l'habitat mono-période de Saar) demeure aussi, par sa nature, le plus mauvais candidat pour l'exploration et l'étude des niveaux les plus anciens de Dilmoun (phases ancienne et moyennes, couvrant grossièrement l'extrême fin du 3^e et la première moitié du 2^e millénaire avant J.-C.). Les niveaux architecturaux successifs, dont la qualité de construction augmente généralement avec leur ancienneté, les fréquents niveaux de sols enduits et plus généralement la conservation impressionnante de l'architecture à ces phases (Figures 8, 9), n'incitent pas à un processus de démontage systématique.

Le déblaiement, entre 1995 et 2013, de vastes fosses médiévales de pillage de pierres et de blocs taillés, creusées lors des phases successives d'édification de la forteresse hormuzo-portugaise, auront cependant permis d'explorer, au moins partiellement, ces phases anciennes.

⁵ Le dernier volume de la publication finale danoise, consacré à divers sondages à l'ouest, au sud, et au centre du tell est toujours en cours de préparation.

⁶ On rappellera ici que l'un des résultats majeurs affichés par l'équipe de M. Kervran est la démonstration d'une construction de la Forteresse Côtière de Qal'at al-Bahreïn (un bâtiment fortifié de plan quadrangulaire, et de grande qualité architecturale, qui a précédé l'installation de la grande forteresse hormuzo-portugaise), dès la fin du 2^e ou le début du 3^e siècle de notre ère, et de sa simple restauration et réutilisation au 13^e siècle de notre ère. Durant la dernière décennie, cette affirmation, étayée pourtant par de solides preuves stratigraphiques et matérielles, ainsi qu'une analyse architecturale comparative détaillée (Kervran et al. 2005, Kervran sous presse), a fait l'objet de vifs débats dans la communauté scientifique qui ne nous apparaissent toujours pas convaincants.

A défaut d'une étude poussée des couches du Dilmoun ancien, atteintes que dans de rares sondages profonds, celles du Dilmoun moyen, correspondant à une occupation babylonienne du milieu du 2^e millénaire avant J.-C., ont pu être explorées sur une surface appréciable. Dans les premières décennies du 15^e siècle av. J.-C., le pouvoir kassite installé en Babylonie, probablement désireux de contrôler la route maritime du lapis-lazuli, mit alors à profit la précédente conquête de Dilmoun par le Pays de la Mer, qu'il venait d'annexer, pour y installer un gouverneur et son administration, auquel on peut attribuer plusieurs lots de textes cunéiformes. La découverte progressive de cette archive par la mission française entre 1995 et 2014, au sein du palais restauré des rois de Dilmoun, constitue l'une des découvertes majeures du site. Forte de plus d'une centaine de tablettes administratives (Figure 10), dont plus d'une trentaine porteuses de dates calendaires, elle apparaît aujourd'hui comme la plus ancienne archive kassite mise au jour au Proche-Orient (milieu du 15^e s. av. J.-C.), ainsi que la manifestation la plus méridionale de l'écriture cunéiforme (André-Salvini et Lombard 1998 ; André-Salvini et Cavigneaux, sous presse). Ces textes étaient accompagnés d'une abondante céramique proche des types de Babylonie du sud, et de nombreux scellements inscrits et porteurs d'empreintes de cylindres de style kassite ou mitannien (Olijdam sous presse).

Les niveaux du Dilmoun Récent, correspondant au Fer II-III des périodisations régionales, ont été également amplement fouillés et étudiés ces dernières années, et les vestiges exposés lors des fouilles précédentes, soigneusement réexaminés. Les résultats obtenus complètent et précisent souvent les premières observations danoises des années 1950-1960. A la différence des interprétations de nos prédécesseurs (Højlund et Andersen 1997 : 210-211), ils nous conduisent cependant à bien identifier ici un ensemble architectural unique, réutilisant partiellement les structures de bâtiments plus anciens, dont la destination palatiale paraît probable, mais non prouvée. Pour la première fois en 2015, son état le plus récent a livré un texte cunéiforme, un contrat daté de la phase achéménide.

Pour la première fois enfin, le niveau Tylos du site a pu être fouillé de façon extensive en 2015 dans le chantier central du tell et le sera encore en 2016, en parallèle avec la fin du dégagement des couches supérieures (phase islamique, du 14^e au 16^e siècles de notre ère).

C'est donc l'ensemble de la stratigraphie exceptionnelle de Qal'at al-Bahreïn qui pourra être prise en considération dans le cadre des publications finales dont nous venons d'engager la préparation. Fidèle aux orientations du laboratoire Archéorient (UMR 5133, CNRS & Université Lumière-Lyon 2) qui l'accueille au sein de ses programmes, la mission archéologique française accorde aussi, sur ce site, une attention toute particulière aux études paléo-environnementales : archéozoologie, archéobotanique (deux thèses soutenues et deux en cours sur ces disciplines), malacologie, anthropologie biologique, chimie organique des bitumes ; le traitement de l'information spatiale (SIG, modèle numérique de terrain, photographie aérienne, télédétection), ainsi que les méthodes de prospection géophysique font l'objet d'une même attention.

Tylos, successeur de Dilmoun

Le troisième aspect que nous souhaitons évoquer ici concerne le développement des connaissances sur la période dite hellénistique de l'archipel, plus connue sous le nom de « culture de Tylos ». On sait que vers 325 av. J.-C., l'île principale de Bahreïn est abordée par l'expédition maritime confiée par Alexandre le Grand à Androsthénès de Thasos, à l'origine de descriptions environnementales très précises, reprises par les historiens ou les botanistes antiques (Tengberg et Lombard 2001, 2016). Dorénavant baptisé « Tylos », l'ancien centre de la culture de Dilmoun va connaître alors une exceptionnelle et longue phase de prospérité,

d'abord sous la tutelle de l'empire séleucide (3^e et 2^e siècles avant J.-C.), puis à partir du 2^e siècle sous celle du royaume de Characène, au sud de l'actuel Iraq⁷. La nouvelle culture qui va se développer pendant près de cinq siècles, largement influencée par le monde hellénistique, puis partho-sassanide, est surtout connue par les nombreuses nécropoles découvertes dans la palmeraie nord de Bahreïn, et par un unique niveau d'habitat à Qal'at al-Bahreïn, assez isolé pour l'instant⁸. La découverte de la culture de Tylos n'est pas nouvelle (Salles 1984, 1999 ; Herling et Salles 1993 ; Herling 1999), mais ce sont ces quinze dernières années qui ont été les plus riches en découvertes, résultats d'études et publications préliminaires. On en verra la meilleure illustration dans la pauvreté évidente de l'actuelle exposition permanente consacrée à Tylos au Musée National de Bahreïn, conçue il y a 25 ans, précisément avant la plupart des découvertes majeures. En revanche, une exposition de synthèse de près de 300 pièces sur les coutumes funéraires de cette phase (« *Tylos, the Journey Beyond Life* ») a récemment préfiguré ce que sera le futur Hall de Tylos, repensé et enrichi, de ce même musée. Elle a été successivement présentée en 2012-2013 à Bahreïn, puis à Saint-Pétersbourg (Musée de l'Ermitage) et Moscou (Musée oriental) (Lombard et Boksmati-Fattouh 2012). Plusieurs fouilles publiées (Daems et Haerincx 2001, Daems et al. 2001, Jensen 2003), deux thèses doctorales (Herling 2003, Andersen 2005) ainsi que deux ouvrages essentiels (Andersen 2007, Ibrahim Salman et Andersen 2009) sont venus aussi enrichir la réflexion récente sur les sites ou la culture matérielle de Tylos.

Fort de cette documentation nouvelle, il est aujourd'hui possible de dresser une image plus précise des nouvelles pratiques funéraires de Bahreïn et de leur évolution sur près de 500 ans, entre le 2^e siècle avant J.-C. et le 3^e siècle de notre ère.

En nette rupture avec les précédentes concentrations funéraires de l'âge du Bronze, les nombreuses nécropoles Tylos, situées à l'immédiate lisière des palmeraies ou parfois au sein de celles-ci, présentent souvent un état de conservation remarquable, lorsqu'elles ont échappé au pillage. Les fouilles de ces dernières années ont permis une meilleure compréhension de l'organisation même des nécropoles, qui reflètent un ensemble très particulier de traditions mêlant un fond culturel local aux influences hellénistiques. Ces nécropoles sont généralement composés d'un nombre important de sépultures variant de plusieurs dizaines à plusieurs centaines, toutes organisées autour d'une tombe « majeure » centrale, souvent plus élaborée, où un membre éminent du groupe social était probablement enterré, et sur lequel une masse particulièrement imposante de terre avait été accumulée. Les sépultures ultérieures ont été progressivement aménagées en cercles plus ou moins concentriques autour de la sépulture originelle, recouvertes de monticules de sable beaucoup plus modestes qui, avec le temps ont fusionné pour créer une colline basse unique, qui constitue la « signature » des nécropoles Tylos dans le paysage archéologique de Bahreïn (Figure 11). Les tombes, individuelles dans la presque totalité des cas, sont généralement des caveaux construits rectangulaires, fermés par des dalles de pierre irrégulières soigneusement scellées, et dont la profondeur peut atteindre plus d'un mètre. Ces caveaux, généralisés à partir du tournant de l'ère, ont succédé aux cistes plus rudimentaires des plus anciennes nécropoles ; le revêtement intérieur de dalles de calcaires soigneusement taillées et assemblées que l'on observe dans certaines tombes « majeures » a été progressivement abandonné pour un simple enduit. Les corps des défunts,

⁷ Une remarquable inscription dédicatoire, en grec, a été mise au jour sur le site de Shakhoura en 1997. Elle mentionne le souverain de Characène, Hyspaosinès et son gouverneur Kephisodoros, « stratège de Tylos et des îles », et doit probablement être datée entre 129 et 124 avant J.-C. (Gatier et al. 2002 : 223-226)

⁸ La distribution des zones d'habitat sur l'île de Bahreïn et sa géographie humaine se sont probablement établies durant la phase de Tylos, et n'ont guère évolué depuis. Il faut donc probablement chercher les principaux villages Tylos sous les agglomérations actuelles du nord de l'île principale et de celle de Muharraq, à l'habitat particulièrement dense.

en position dorsale allongée, étaient parfois déposés sur des lits funéraires, et dans de nombreux cas dans des cercueils en bois, dont quelques traces peuvent être préservées. En 1997, deux spécimens ont notamment été découverts à Shakhoura dans un état de conservation tout à fait remarquable, qui s'explique probablement par la nature du bois utilisé (*Dalbergia sissoo*, forme de bois de rose importé du Pakistan ou de l'Inde) et par un micro-environnement probablement favorable (Andersen et al. 2004).

L'étude des nécropoles, par la nature des offrandes et le soin méticuleux apporté aux rites funéraires, illustre par ailleurs la centralité de la pratique religieuse à Tylos. Comme en d'autres cultures du monde hellénistique, la mort est visiblement considérée comme un passage vers une autre dimension, une forme de voyage pour lequel les vivants assistent les défunts en leur procurant tout l'équipement nécessaire. C'est ainsi qu'ont été recueillis aux cours des fouilles de ces deux dernières décennies nombre de contenants à liquides et à vivres en céramique (Figure 12) ou en métal, des instruments cosmétiques, des récipients à onguents et à parfums, de riches parures, sans oublier la traditionnelle obole en argent (la plus petite unité monétaire grecque) destinée à rémunérer le probable « passeur » vers l'au-delà. Un élément d'interprétation, apparemment propre à la culture hellénistique de Bahreïn, s'est imposé plus récemment aux archéologues : l'ensemble de ces rituels constituaient sans doute aussi le moyen essentiel par lequel les habitants de Tylos pouvaient approcher leurs dieux et communiquer avec eux. Les représentations figuratives, notamment, sont probablement à considérer comme des vecteurs de communication actifs, également destinés à fournir une identité au défunt (Lombard et Boksmati-Fattouh 2012 : 43). Sur l'ensemble de la chronologie de Tylos, on semble discerner une volonté croissante d'aider le défunt à ne plus demeurer anonyme (comme dans les plus anciennes nécropoles de cette phase), mais à pouvoir être identifié d'abord par son sexe (par des dépôt d'objets symboliques, marqueurs du genre : fuseaux à laine ou serpette pour élaguer les palmiers-dattiers), puis sous ses traits propres. Ces dernières représentations, qui deviennent de plus en plus réalistes avec le temps, apparaissent sur de minces feuilles d'or travaillées au repoussé et probablement attachées au vêtement ou au linceul (Figure 13), mais surtout sur des stèles en bas-relief et quelques exceptionnelles pièces en ronde-bosse. Ces productions sculptées si caractéristiques des nécropoles de Tylos demeurent la meilleure illustration de cette évolution. Les premières stèles anthropomorphiques dites « *nephesh* » des 2^e et 1^{er} siècles avant notre ère, de fait de simples silhouettes sensées symboliser l'âme du défunt (Figure 14), se dotent progressivement de caractères anthropomorphes plus marqués (épaules, yeux, nez...), pour laisser place, à partir du 2^e siècle de notre ère, à des représentations frontales plus complexes qui, sous l'influence évidente de la tradition parthe (et éventuellement palmyrénienne ?), apparaissent comme de véritables portraits en pied où le ou la défunt(e) figure dorénavant habillé(e), en position d'orant(e), la main droite relevée, paume vers l'avant (Figure 15). Le fait que chaque tombe d'une nécropole ne soit pas systématiquement associée à une stèle est socialement significatif. Outre une volonté évidente de représentation individuelle, ce type de dépôt particulier reflète visiblement la richesse ou le statut social de la personne décédée. On notera que des très rares stèles-*nephesh* possèdent une courte inscription en grec mentionnant généralement le nom, et parfois la fonction du défunt, accompagné de la formule caire (« adieu ») (Gatier et al. 2002 : 226-229).

Vers le tournant de l'ère, la richesse du matériel associé aux sépultures, comme pour la phase précédente de Dilmoun, illustre la position-clé de Bahreïn au sein d'un nouveau réseau d'échanges reliant le Golfe non seulement à l'Arabie continentale, la Mésopotamie, l'Iran et le monde indien (céramiques, pierres semi-précieuses, or, bois, traditions iconographiques) mais dorénavant aussi à l'Égypte ou à la côte syro-levantine (verrerie).

On a déjà signalé qu'au printemps de 2015, la mission archéologique française a eu l'opportunité de dégager à Qal'at al-Bahreïn, pour la première fois en extension, le niveau d'habitat Tylos, couvrant ici la phase du 1^{er} siècle avant J.-C. au 1^{er}/2^e siècles après J.-C. La fouille d'autres niveaux domestiques de cette période, apparaît aujourd'hui comme une nécessité pour mieux cerner cette phase culturelle essentielle de l'histoire de Bahreïn. Elle pourrait permettre aussi la mise au jour d'ateliers de fabrication de plusieurs catégories matérielles que l'on persiste jusqu'ici à considérer comme des importations exclusives (céramique à glaçure, verrerie).

L'archéologie au Royaume de Bahreïn : quelles perspectives ?

La question de la gestion et du devenir du riche patrimoine archéologique de Bahreïn, que nous venons brièvement d'évoquer, doit être –bien malheureusement– soulevée en conclusion.

L'inscription du site de Qal'at al-Bahreïn sur la liste du Patrimoine Mondial, en 2005, a consacré l'importance d'un des principaux sites archéologiques de la péninsule Arabique. Elle l'a surtout sauvé d'une destruction programmée de son paysage maritime. Un gigantesque projet prévoyait alors un remblaiement total du littoral nord de l'île de Bahreïn et de son estran sur une largeur d'environ 1,5 km, qui aurait alors privé cet ancien port historique de tout accès à la mer ! Aujourd'hui, l'existence d'un couloir visuel maritime protégé, en face du site (5 x 1 km), préserve sa signification et sa mémoire, valorisées de surcroît par l'aménagement d'un vaste musée de site en 2008, rassemblant près de 500 artefacts mis au jour lors des fouilles (Lombard (éd.) 2016). Ce cas de protection patrimoniale –exemplaire– demeure cependant ici exceptionnel.

Depuis une vingtaine d'années, l'actuel Royaume de Bahreïn témoigne d'un développement économique inconnu jusque là. Les dimensions réduites de l'île principale de l'archipel (environ 50 x 20 km), de même qu'une démographie et une urbanisation actuelles en plein essor⁹, limitent de fait à présent l'action des archéologues, locaux ou étrangers, qui peinent aussi à défendre le bien-fondé de leur action. Celle-ci est aussi souvent contestée par une frange de la population locale, soucieuse d'obtenir l'attribution de terrains à construire, mais qui se heurte à des refus ou des exigences des autorités archéologiques lorsque ces lots fonciers révèlent des vestiges... Le discours considérant qu'à Bahreïn on "*privilegie trop les morts (de Dilmoun) au détriment des vivants (du Royaume actuel)*" est largement répandu, et même relayé par certains parlementaires...¹⁰ Le précédent Ministère de la Culture (créé en 2008), aujourd'hui réduit en une (simple ?) *Bahrain Authority for Culture and Antiquities*, s'emploie, sous la houlette déterminée et active de sa présidente, Shaikha Mai bint Mohammed Al-Khalifa, à développer une politique de protection des sites archéologiques, liée à une mise en valeur de ceux-ci par une politique muséographique. On observe cependant que ces réalisations demeurent davantage financées par le sponsoring privé que par l'État lui-même, ce qui paraît inquiétant. Certes, Qal'at al-Bahreïn le site-mémoire de l'ancienne

⁹ La population du Royaume de Bahreïn a plus que doublé en quinze ans pour atteindre 1 359 726 habitants (statistique : fin 2015), sur une superficie d'environ 757 km² (celle-ci s'étant accrue de près de 15% ces dernières années grâce aux nouvelles zones gagnées sur la mer). Cette situation conduit aujourd'hui Bahreïn à supporter la 6^e densité de population au monde, après Gibraltar, et devant le Vatican.

¹⁰ Sur cette question essentielle de la protection patrimoniale à Bahreïn, on se reportera à l'excellent article de J.-M. Hofman (2005), un état des lieux qui demeure encore d'actualité.

civilisation de Dilmun a été sauvé, au moins pour l'instant¹¹. Les vestiges d'habitat de Saar font l'objet de restaurations régulières par la Direction de l'Archéologie mais, souvent installées sur des terrains privés, de très nombreuses zones archéologiques sans protection légale peuvent être irrémédiablement détruites dans le futur. Par ailleurs, les dénombrements les plus récents ont clairement montré que près de 75% d'entre eux ont aujourd'hui disparu... Un dossier de demande d'inscription de cette série unique de sites funéraires au Patrimoine de l'Humanité a été déposé en janvier 2016 auprès de l'UNESCO. Mais n'est-il pas d'ores et déjà trop tard ?

Bibliographie

ANDERSEN (S.F.), 2005, *The Tylos period burials on Bahrain. Grave goods and chronology*. Thèse doctorale, Institut d'anthropologie, archéologie, et linguistique, Université de Aarhus (Danemark)

ANDERSEN (S.F.), 2007, *The Tylos burials in Bahrain. Vol. 1. The Glass and Pottery Vessels*. Culture and National Heritage, Kingdom of Bahrain.

ANDERSEN (S.F.), SALMAN (M.I.), STREHLE (H.), TENGBERG (M.), 2004, « Two wooden coffins from the Shakhoura Necropolis, Bahrain », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 15/2 : 219-228.

ANDRÉ-SALVINI (B.), 1999, « "Là où le soleil se lève..." : la représentation de Dilmun dans la littérature sumérienne », in P. Lombard (ed.), *Bahreïn, la civilisation des deux mers*. Institut du Monde Arabe & Snoeck-Ducaju-Zoon, Paris et Gent : 42-48.

ANDRÉ-SALVINI (B.), CAVIGNEAUX (A.), sous presse, « Cuneiform Tablets from Qal'at al-Bahreïn. Dilmun and the Sealand at the dawn of the Kassite era », in P. Lombard et Kh. Al-Sindi (éd.), *Twenty Years of Bahrain Archaeology*, Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

ANDRÉ-SALVINI (B.), LOMBARD (P.), 1998, « La découverte épigraphique de 1995 à Qal'at al-Bahreïn: un jalon pour la chronologie de la phase Dilmun Moyen dans le Golfe arabe », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, vol. 27, p. 165-170.

BIBBY (T.G.), 1970, *Looking for Dilmun*. Collins, London.

BREUIL (J.-Y.), 1999, « Le plus grand cimetière préhistorique du monde... », in P. Lombard (ed.), *Bahreïn, la civilisation des deux mers*. Institut du Monde Arabe & Snoeck-Ducaju-Zoon, Paris et Gent : 49-55.

CRAWFORD (H.), 1998, *Dilmun and its Gulf neighbours*, Cambridge University Press, Cambridge.

DAEMS (A.), HAERINCK (E.), 2001, « Excavations at Shakhoura (Bahrain) », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 12/1 : 90-95.

DAEMS (A.), HAERINCK (E.), RUTTEN (K.), 2001, « A burial mound at Shakhoura (Bahrain) », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 12/2 : 173-182.

FROHLICH (B.), 1986, « The human biological history of the Early Bronze Age population in Bahrain », in H. Al-Khalifa & M. Rice (éd.), 1986, *Bahrain Through the Ages. The Archaeology*, Kegan Paul International, London : 47-63.

¹¹ Il convient de rappeler que l'UNESCO est toujours habilitée à retirer un site de la Liste du Patrimoine Mondial si celui-ci ne répond plus aux critères de classement ou de protection qui ont motivé son inscription...

GATIER (P.-L.), LOMBARD (P.), AL-SINDI (Kh.), 2002, « Greek Inscriptions from Bahrain », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 13/2 : 223-233.

HERLING (A.), 1999, « Nécropoles et coutumes funéraires à l'époque de Tylos », in P. Lombard (ed.), *Bahreïn, la civilisation des deux mers*. Institut du Monde Arabe & Snoeck-Ducaju-Zoon, Paris et Gent : 150-155.

HERLING (A.), 2003, *Tyloszeitliche Bestattungspraktiken auf der Insel Bahrain*, Thèse doctorale, Université de Göttingen. Cuvillier, Göttingen.

HERLING (A.), SALLES (J.-F.), 1993 « Hellenistic cemeteries in Bahrain », in U. Finkbeiner (ed.) *Materialen zur Archäologie der Seleukiden-und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Golfgebiet*, , DAI, Abteilung Baghdad, Tübingen : 161-182.

HOFMAN (J.-M.), 2005, « Protéger Bahreïn », *Archéologia*, 427 (novembre 2005) : 58-65.

HØJLUND (F.), 1989, « The Formation of the Dilmun State and the Amorite Tribes ». *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 19 : 45-59.

HØJLUND (F.), 1999, *Glob og Paradisets Have. De Danske ekspeditioner til Den Arabiske Golf/ Glob and the Garden of Eden. The Danish expeditions to the Arabian Gulf*. Moesgard Museum, Højbjerg.

HØJLUND (F.), 2007, *The burial mounds of Bahrain. Social complexity in Early Dilmun*. Jutland Archaeological Society Publications 58, Aarhus.

HØJLUND (F.), ANDERSEN (H.H.), 1994, *Qala'at al-Bahrain vol. 1. The Northern City Wall and the Islamic Fortress*. Jutland Archaeological Society Publications 30/1, Aarhus.

HØJLUND (F.), ANDERSEN (H.H.), 1997, *Qala'at al-Bahrain vol. 2. The Central Monumental Buildings*. Jutland Archaeological Society Publications 30/2, Aarhus.

HØJLUND (F.), HILTON (A.S.), JUEL (C.), KIRKEBY (N.), LAURSEN (S.T.), NIELSEN (L.E.), 2008, « Late third-millennium elite burials in Bahrain », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 19 : 143–154.

IBRAHIM (M.), 1982, *Excavations of the Arab Expedition at Sar el-Jisr, Bahrain*. Ministry of Information, Bahrain.

IBRAHIM SALMAN (M.), ANDERSEN (S.F.), 2009, *The Tylos burials in Bahrain. Vol. 2. The Hamad Town DS3 and Shakhoura Cemeteries*. Culture and National Heritage, Kingdom of Bahrain.

IBRAHIM SALMAN (M.), sous presse, « Burials mounds at Janabiyah site, 1998-1999 » in P. Lombard et Kh. Al-Sindi (éd.), *Twenty Years of Bahrain Archaeology*, Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

JENSEN (S.T.), 2003, « Tylos burials from three different sites on Bahrain ». *Arabian archaeology and Epigraphy* 14 : 127-163.

KERVAN (M.), sous presse, « Qal'at al-Bahrain from mid 2nd to mid 3rd century A.D. », in P. Lombard et Kh. Al-Sindi (éd.), *Twenty Years of Bahrain Archaeology*, Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

KERVAN (M.), HIEBERT (F.), ROUGEULLE (A.), 2005, *Qal'at al-Bahrain, a trading and military outpost*. Brepols, Turnhout.

KILLICK (R.), MOON (J.), 2005, *The Early Dilmun Settlement at Saar*. London-Bahrain Archaeological Expedition, Saar Excavation Report 3. Archaeology International Ltd., Ludlow.

LAMBERG-KARLOVSKY, (C.C.), 1982, « Dilmun: Gateway to Immortality », *Journal of Near Eastern Studies*, 41: 45-50.

LAMBERG-KARLOVSKY, (C.C.), 1986, « Death in Dilmun », in H. Al-Khalifa & M. Rice (éd.), 1986, *Bahrain Through the Ages. The Archaeology*, Kegan Paul International, London : 156-165.

LARSEN (C.E.), 1983, *Life and land use on the Bahrain Islands. The geoarcheology of an ancient society*. University of Chicago Press, Chicago.

LAURSEN (S.T.), 2008, « Early Dilmun and its rulers: new evidence of the burial mounds of the elite and the development of social complexity, c. 2200 – 1750 BC », *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 19 : 156-167.

LAURSEN (S.T.), JOHANSEN (K.L.), 2007, « Appendix 1. The potential of aerial photographs in future studies of mound cemeteries », in F. Højlund, 2007, *The Burial mounds of Bahrain...* : 137-148.

LAURSEN (S.T.), 2010, « The emergence of mound cemeteries in Early Dilmun : New evidence of a proto-cemetery and its genesis, c.2050-2000 BC », in L. Weeks (ed.) *Death and Burial in Arabia and Beyond. Multidisciplinary perspectives*. BAR International Series 2107, Archaeopress, Oxford : 115-139.

LAURSEN (S.T.), 2011, *The Mound Cemeteries of Bahrain: Between the Indus and Mesopotamia . The emergence and rise of the Dilmun "State" on Bahrain*. Thèse doctorale, Université de Aarhus (Danemark).

LAURSEN (S.T.), sous presse, « Reconstructing the world's largest mound cemetery and the size of the living population », in P. Lombard et Kh. Al-Sindi (éd.), *Twenty Years of Bahrain Archaeology*, Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

LOMBARD (P.), 2004, « Qal'at al-Bahreïn, mémoire d'un archipel », in Collectif, *Archéologies. 20 ans de recherches françaises dans le monde*. Maisonneuve & Larose et Éditions Recherches sur les civilisations, Paris : 514-516.

LOMBARD (P.) (éd.), 2016, *Qal'at al-Bahrain, ancient harbour and capital of Dilmun. The site museum*. Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

LOMBARD (P.), BOKSMATI-FATTOUH (N.), 2012, тилос. путешествие в загробный мир. Ритуалы и погребальные традиции на Бахрейне (II в. до н.э. – III в.н.э) / *Tylos. The Journey Beyond Life. Rituals and funerary traditions in Bahrain, 2nd cent. BC – 3rd cent. AD*. Ministère de la Culture de la Fédération de Russie & Musée National d'Art Oriental, Moscow (bilingue russe/anglais).

LOMBARD (P.), BLIN (D.), BOKSMATI-FATTOUH (N.), à paraître, « A new concept for the 'Hall of Graves' at the Bahrain National Museum », in N. Boksmati-Fattouh (éd.), *Rethinking Museum Display*, Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

LOWE (A.), 1986, « Bronze Age Burial Mounds on Bahrain ». *Iraq*, XLVIII : 73-84.

OLIJDAM (E.), 2010, « Probing the Early Dilmun funerary landscape: a tentative analysis of grave goods from non-elite adult burials from City IIa-c », in L. Weeks (éd.) *Death and Burial in Arabia and Beyond. Multidisciplinary perspectives*. BAR International Series 2107, Archaeopress, Oxford: 141-152.

OLIJDAM (E.), sous presse, « Sealings from Middle Dilmun levels at Qal'at al-Bahrain (1995-1996). Preliminary observations on function, seal styles and chronology », in P. Lombard et Kh. Al-Sindi (éd.), *Twenty Years of Bahrain Archaeology*, Bahrain Authority for Culture and Antiquities, Manama.

MUGHAL (M.R.), 1983, *The Dilmun Burial Complex at Sar. The 1980-82 Excavations in Bahrain*. Ministry of Information. Bahrain.

SALLES (J.-F.), 1984, « Bahreïn 'hellénistique' : données et problèmes », in J.-F. Salles et R. Boucharlat (éd.), *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional, de l'âge du Fer au début de la période islamique*. Éditions Recherches sur les Civilisations, Paris : 151-163.

SALLES (J.-F.), 1999, « Bahreïn, d'Alexandre aux Sassanides », in P. Lombard (ed.), *Bahreïn, la civilisation des deux mers*. Institut du Monde Arabe & Snoeck-Ducaju-Zoon, Paris et Gent : 146-149.

SRIVASTAVA (K.M.), 1991, *Madinat Hamad. Burial mounds - 1984-85*. Ministry of Information & Bahrain National Museum.

TENGBERG (M.), LOMBARD (P.) 2002, « Paléoenvironnements et économie végétale à Qal'at al- aux périodes Dilmoun et Tylos. Premiers éléments d'archéobotanique ». *Paléorient*, 27/1 : 167-181.

UBELAKER (D.H.), 1978, *Human Skeletal Remains. Excavation, Analysis, Interpretation*. Aldine Manuals on Archaeology, Aldine Pub. Co., Chicago.

VELDE (C.), 1998, « The Dilmun Cemetery at Karanah 1 and the change of burial customs in late City II », in C.S. Phillips, D.T. Potts & S. Searight (éd.), *Arabia and its Neighbours. Essays on Prehistorical and Historical Developments presented in honour of Beatrice de Cardi*. Abiel III, Brepols, Turnhout : 245-261.

Légendes des figures

Figure 1 : Carte de l'archipel de Bahreïn, avec les sites mentionnés dans le texte. Les zones hachurées correspondent aux terrains gagnés sur la mer depuis les années 90.

Figure 2 : L'un des champs de tumuli du secteur de la ville nouvelle de Madinat Hamad (crédit : Bahrain Authority for Culture and Antiquities).

Figure 3 : Un exemple de cartographie par SIG : le champs de tumuli de Saar (source : Laursen et Johansen 2007 : 140, avec autorisation des auteurs)

Figure 4 : Le village de A'ali et les tumuli « Royaux » de Dilmoun (crédit : Bahrain Authority for Culture and Antiquities)

Figure 5 : L'un des tumuli « princiers » de Janabiyah (crédit : Bahrain Authority for Culture and Antiquities)

Figure 6 : Le « complexe funéraire » Sud de Saar (crédit : Bahrain Authority for Culture and Antiquities)

Figure 7 : *Le tell de Qal'at al-Bahreïn en 2004, dominé par sa forteresse hormuzo-portugaise (crédit : Mission archéologique française à Bahreïn).*

Figure 8 : *Le « Chantier central » de Qal'at al-Bahreïn : rue et architecture des phases Dilmoun moyen et récent (crédit : Mission archéologique française à Bahreïn).*

Figure 9 : *Le « Chantier central » de Qal'at al-Bahreïn : secteur palatial et culturel de la phase Dilmoun récent (crédit : Mission archéologique française à Bahreïn).*

Figure 10 : *Tablette cunéiforme administrative de la phase Dilmoun Moyen (crédit : Mission archéologique française à Bahreïn).*

Figure 11 : *La nécropole Tylos de Shakhoura (crédit : Bahrain Authority for Culture and Antiquities).*

Figure 12 : *Céramiques à glaçure. Diverses nécropoles, c. 1^{er} siècle av. J.-C. / 1^{er} siècle ap. J.-C. (source : Lombard et Boksmati-Fattouh 2012 : 32).*

Figure 13 : *Applique de vêtement ou de linceul (?), avec portrait masculin. Nécropole de Abu Saiba, c. 1^{er} siècle av. J.-C. / 1^{er} siècle ap. J.-C. (source : Lombard (éd.) 1999 : 195)*

Figure 14 : *Stèle funéraire de type « nephesh ». Nécropole de Shakhoura, c. 1^{er} siècle av. J.-C. (source : Lombard et Boksmati-Fattouh 2012 : 13)*

Figure 15 : *Stèle funéraire de type figuratif. Nécropole de Shakhoura, c. 2^e / 3^e siècles ap. J.-C. (source : Lombard et Boksmati-Fattouh 2012 : 12)*

Figures :

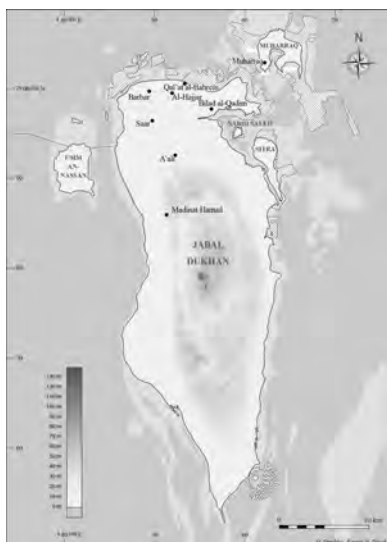


Figure 1



Figure 2



Figure 3



Figure 4



Figure 5



Figure 6



Figure 7



Figure 8



Figure 9



Figure 10



Figure 11



Figure 12



Figure 13

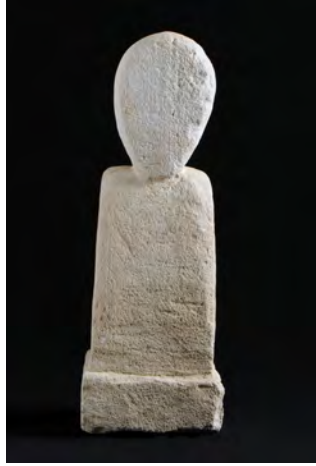


Figure 14



Figure 15